

## Le sentier de Saint-Jacques-de-Compostelle à Envers : dimensions identitaires, existentielles et spirituelles

Christian Verrier (2010)

### Le pèlerinage, manifestation anthropologique

Jacques Lacarrière (p. 188) rappelle que, venant du nomadisme, le « monde de l'errance n'est jamais mort ni en nous, ni autour de nous », et que ce monde soit ou non doté de repères précis, comme dans les pèlerinages religieux ou dans les déplacements des compagnons jadis sur les chemins, le nomadisme n'a cessé de fasciner, d'inspirer l'attrait ou la crainte, par opposition à la sédentarisation. Tout marcheur, y compris le pèlerin, fait jouer l'imaginaire du sédentaire. C'est sans doute que la marche possède nombre de caractéristiques faisant du pèlerin un être un peu à part, du moins tant que dure son pèlerinage. Et il saurait bien entendu de souligner une nouvelle fois, après bien d'autres, l'importance d'une spiritualité religieuse et traditionnelle sepanouissant dans la marche, ne serait-ce qu'à travers les pèlerinages les plus connus des grandes religions, La Mecque pour l'islam, Lhassa pour les bouddhistes, ou Saint-Jacques-de-Compostelle pour les chrétiens<sup>1</sup>. Cette liaison du religieux et de la marche est une très ancienne pratique humaine, « Et l'on sait aujourd'hui que dès la préhistoire, outre l'existence de lieux sacrés, des pèlerinages ont lieu » (Lemonnier, p. 92). De tout temps au cours de l'histoire une certaine spiritualité entraînera sur les chemins des millions de pèlerins, en des marches de plus ou moins longues amplitudes. David Le Breton (pp. 148-149) rappelle que « Les Romains (Romieux) se rendaient à Rome, les Palmiers (Paumiers) se rendaient à Jérusalem et les Peregrini à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le terme peregrinus signifie étranger, celui qui est hors de chez soi, confronté à un monde échappant à toute familiarité. (ō) Le pèlerin abandonne la sécurité de son foyer et de son village (ō) Il fait le deuil provisoire de sa famille et de sa ville, il n'est jamais assuré de rentrer, ni même d'arriver au terme du voyage. » Le même auteur mentionne également (p. 147) la Grèce de jadis et le pèlerinage de Délos, ainsi que celui de Delphes, et de son côté Yves Paccalet (p. 211) rappelle que « Le peuple de la Bible est pèlerin par excellence. Quittant Ur en Chaldée, Abraham mène les Hébreux de campement en campement pour atteindre la Terre promise (ō). Plusieurs centaines d'années après, les Hébreux fuient l'Égypte (ō) Quarante années de marche dans le désert pour parcourir deux cents kilomètres sous le guidage de Moïse. Après l'exil (ō) le pèlerinage à Jérusalem devient alors un devoir pour tout Juif, surtout au moment de la Pâque célébrant le passage de la mer Rouge ». Couramment, le temps du pèlerin est un temps qui éloigne, désolidarise du milieu habituel, fait courir des risques pour une période donnée, pose une hypothèque temporelle sur le gain spirituel attendu. De fait, accomplir à pied un pèlerinage, c'est « parcourir un chemin plus ou moins long et difficile pour se rendre jusqu'à un lieu

---

<sup>1</sup> Puisqu'il va en être question, mentionnons qu'avec Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle fut pendant très longtemps le pèlerinage le plus important de l'Occident chrétien. Les pèlerins marchaient depuis les endroits les plus reculés d'Europe pour vénérer les reliques du saint apôtre. Parallèlement à cette vocation religieuse, les chemins empruntés devenaient autant de lieux de circulation et d'échanges artistiques, littéraires, intellectuels, artisanaux également.

sacré et le vénérer (souvent dans l'attente collective ou individuelle de l'élévation d'une quête ou d'un vœu) » (Lemonnier, p. 92).

La durée et la longueur du pèlerinage à pied semblent indispensables à l'expression de la spiritualité, en une sorte d'épreuve tendue à l'âme et aux membres dits inférieurs. Si l'on peut aujourd'hui accomplir un pèlerinage par des moyens de locomotion mécaniques, chacun sent là comme une entorse à la beauté du geste, un coup de canif à ce qui doit être. Si le pèlerinage a traversé le temps des hommes depuis l'aube des civilisations, tel un ingrédient anthropologique primordial, à l'époque du train, de l'automobile, de l'avion, les choses changent, et il devient possible de se demander ce qu'il reste « du chemin parcouru à pied qui constituait l'essentiel de la force spirituelle du pèlerinage », dont il résultait, jour après jour, qu'une autre personne naissait : « un homme transformé et régénéré par le chemin (õ) » (Lemonnier, p. 95).

### **Retour aux sentiers de pèlerinage et renaissance du Saint-Jacques-de-Compostelle**

Mais cependant, en marge du vacarme des arrivées motorisées sur les lieux sacrés, il semblerait que le pèlerinage renaisse aujourd'hui en sa forme pédestre initiale, et ceci de façon massive pour le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, comme un besoin fondamental qui réémergerait au cœur de la modernité mécanique. Hormis ce chemin de Saint Jacques, en demeurant dans le cadre européen et chrétien<sup>2</sup>, on trouverait de nombreux mouvements se donnant au pèlerinage, comme par exemple celui formé par les Compagnons de Saint François (branche laïque de la famille franciscaine), qui souhaitent marcher sur les traces de François d'Assise, en privilégiant les valeurs défendues par ce dernier : la paix, la tolérance et la fraternité, l'amour de la nature, le goût de l'aventure, la simplicité et la joie de vivre. Ils accomplissent des pèlerinages à pied pendant une dizaine de jours, par groupes d'une vingtaine de personnes, sac au dos et couchant à même le sol<sup>3</sup>. Ainsi les pèlerinages sont extrêmement nombreux sur tous les continents et dans toutes les religions, ils foisonnent, en des lieux innombrables par le monde, depuis le modeste pèlerinage aux abords du village jusqu'aux pèlerinages internationaux sautant les frontières. Il s'agit bien d'une réalité transhistorique, transcontinentale et transreligieuse. même s'il est permis d'avoir aussi ses lieux de pèlerinage personnels, accrochés à une histoire intime, qui peuvent ne rien avoir de religieux au sens institué du terme, et nous sommes là dans une autre approche du pèlerinage, mais qui pour des raisons différentes vaut certainement autant pour la personne que l'acceptation généralisante et commune.

Le pèlerinage qui nous intéresse ici, celui de Compostelle, connaît actuellement une véritable renaissance, ce chemin séculaire est à nouveau très fréquenté. Parcouru depuis le 9<sup>e</sup> siècle, le sentier de Compostelle (certainement très tôt composé en fait de plusieurs sentiers traversant l'Europe), s'affaiblit au 19<sup>e</sup> siècle en même temps que la montée du positivisme, jusqu'à presque devenir un lointain souvenir. Mais depuis une trentaine d'années il est en pleine renaissance. En 1999, près de 100.000 pèlerins se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et ils seront le double, 200.000, en 2004 à gagner le lieu saint à pied, à vélo, même à cheval. Pour les

<sup>2</sup> Ce qui ne peut faire oublier les nombreux pèlerinages autres que chrétiens ; voir : Jean Chélini, Henry Branthomme, *Histoire des pèlerinages non chrétiens*, Paris, Hachette Pluriel, 1995, 538 p.

<sup>3</sup> Voir le site : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Compagnons\\_de\\_Saint\\_Fran%C3%A7ois](https://fr.wikipedia.org/wiki/Compagnons_de_Saint_Fran%C3%A7ois) consulté le 26 janvier 2010.

pèlerins uniquement marcheurs, ils ne sont qu'une poignée entre 1970 et 1980 (c'est en 1976 que j'emprunte pour la première fois ce sentier en France, entre Le Puy et Cajarc, et il est alors désert, les pèlerins et autres marcheurs en sont pratiquement absents), mais dès 1985 on assiste à une augmentation considérable, on dénombre environ 2.500 pèlerins à pied. En 1990 ils seront 4.500, et 8.500 en 1995. En 2000, le nombre explose : on dépasse les 60.000 pèlerins marcheurs. Le chiffre de 2005 fait état de 93.000 pèlerins venus à pied de toute l'Europe, et même quelques-uns d'autres régions du monde (Lemonnier, p. 108).

Le monde entier vient en Europe pour marcher vers Compostelle, tous les continents sont représentés, la liste des nationalités est impressionnante. Le renouveau de l'attrait de ce pèlerinage est considérable, même s'il n'est pas absolument certain que tous les marcheurs soient des pèlerins au sens religieux, dans la mesure où les simples marcheurs « laïques », comme ce fut mon cas à deux reprises, semblent être assez nombreux à emprunter à leur tour, avec des objectifs multiples, depuis le simple plaisir de marcher jusqu'à la réconciliation avec soi, en passant par les différents arts de la thérapie physique ou psychique<sup>4</sup>. J'en ai donc parcouru un tronçon en 1976, puis à nouveau quelques parties en 2009, cette fois à rebours, dans le sens inverse de la marche vers Compostelle, en remontant vers le nord. Ceci afin d'éviter « l'effet groupe » souvent présent dans les pèlerinages, et de varier les rencontres de chaque jour. Egalement pour mieux goûter de me retrouver seul en présence de paysages que j'avais appréciés trois décennies plus tôt, comme le plateau de l'Aubrac, la haute vallée du Lot, le causse de Limogne à l'approche de Cahors. Ce furent deux expériences riches, porteuses d'enseignements peut-être inaccessibles autrement, et qui peuvent sans doute être pour partie généralisées, y compris pour des chemins non religieux. On peut imaginer raisonnablement que la marche et le voyage à pied sont finalement, à leur façon, une forme de spiritualité, dans le sens d'une « reliance » avec la terre du chemin, le ciel, les éléments, en une sorte de religion animiste élémentaire, tangible et palpable, toujours présente au regard et sous le pas. D'ailleurs, par certains aspects quelque peu métaphoriques probablement, on sait que pour ce qui est de la relation aux éléments et donc au cosmique, le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle renvoie traditionnellement aux astres, à l'univers (d'où son appellation de « Chemin des étoiles »), il serait une sorte de réplique du céleste sur la corce terrestre : « *On dit que le chemin, ou la Voie, se trouve directement sous la Voie lactée en suivant des lignes de force électromagnétiques qui reflètent l'énergie des étoiles au-dessus de lui (ō) L'énergie vitale est particulièrement active le long des lignes de force nommées les ley lines*<sup>5</sup>

<sup>4</sup> A l'inverse de l'époque où je l'ai connu déserté, depuis quelques années il existe autour du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle un engouement proche d'un effet de mode, faisant qu'on le retrouve partout et de plus en plus : les livres publiés le concernant se comptent par dizaines (et parmi eux de véritables best-sellers (Paulo Coelho, *Le pèlerin de compostelle* ; Shirley MacLaine, *Mon chemin de Compostelle* ; Hans-Peter Kerkeling, *Je pars*), du simple récit de pèlerin à l'étude historique la plus serrée. Le cinéma ne s'en désintéresse pas, depuis *La Voie lactée* de Luis Bunuel, en passant par Coline Serreau avec *Saint-Jacques - la Mecque*, sans oublier le téléfilm récent *Sur le chemin de Compostelle* de Didier Grousset. Certains thérapeutes le conseillent à leur clients, célibataires ou marié(e)s, et on me a même dit qu'au Canada il pouvait être bon de rappeler dans son CV qu'on avait effectué le pèlerinage. L'effet est tel que l'étrangeté aujourd'hui n'est pas de rencontrer quelqu'un ayant fait le Compostelle ou projetant de le faire, mais de rencontrer quelqu'un qui ne l'a pas fait et n'en a pas l'intention. Au-delà du religieux, le retentissement culturel et social de ce pèlerinage est donc loin d'être négligeable, et il y aurait tout à fait lieu de s'intéresser attentivement et de façon critique à un tel phénomène.

<sup>5</sup> « Lignes de Lay » en français.

*en anglais* » (MacLaine, p. 10). J'ajouterais encore pour ce qui est de mon expérience personnelle que la fréquentation de ce sentier fut pour moi il y a trente ans l'un de mes premiers voyages à pied, et eut un peu une fonction d'initiation, et Hans-Peter Kerkeling, d'ajouter en généralisant qu'il est « *vraiment dommage que les rites d'initiation aient disparu de notre monde occidental et déchristianisé. Ce sont d'indispensables seuils de vie. Un Chemin est une expérience unique, il nous fait prendre du recul, nous dégage du quotidien pour nous permettre finalement de nous retrouver* » (Kerkeling, pp. 249-250). La « renaissance » du Compostelle et de ses marcheurs est sans doute de ce point de vue très significative pour ceux qui l'empruntent et décident de le suivre jusqu'au bout.

## **Les dimensions du sacré, du sublime et du spirituel sur le Compostelle**

En 2009, parcourant partiellement pour la deuxième fois le sentier d'un pèlerinage sans en être au sens strictement religieux l'un des pèlerins, mais rencontrant beaucoup de ceux-ci, il était inévitable que je m'essaie à quelques réflexions relatives à la fois à la marche à pied et à la dimension spirituelle du chemin que je remontais pendant quelques jours. J'abordais le spirituel non dans sa forme religieuse traditionnelle mais bien plutôt dans sa forme profane, qui n'en est pas moins de l'ordre de l'esprit ou de l'âme, concernant la vie et ses manifestations, les valeurs morales et intellectuelles. Si le chemin de Compostelle est toujours foulé par de nombreux pèlerins emplis du sens qu'ils donnent à leur quête religieuse, il y a aussi tous ceux, parmi lesquels je me comptais, qui ne cherchent pas une affirmation de leur foi, mais sont un peu en recherche personnelle « *de spiritualité ou d'une volonté d'avoir du temps à soi, de rompre avec les rythmes et les techniques du monde contemporain* », et c'est ici que malgré tout apparaît du sacré, qui devient selon la définition de David Le Breton « *la constitution d'une temporalité et d'une expérience intime, inoubliable dans son originalité et sa densité* ». Et, poursuivant, le même auteur a certainement raison d'écrire que « *Les chemins de la foi cèdent la place à des chemins de connaissance ou de fidélité à l'Histoire, les chemins de vérité deviennent les chemins du sens, à charge pour chaque pèlerin d'y mettre un contenu personnel* » (Le Breton, p. 153). Il y aurait là une évolution d'importance à un niveau anthropologique, ou de psychologie collective. Le sentiment de se filtrer dans un peu d'histoire est vif sur ce sentier, tant les monuments (le plus souvent religieux) y sont fréquents, la pierre architecturée et sculptée ramenant constamment le marcheur plusieurs siècles en arrière. Mais, simultanément, ces marcheurs-pèlerins se dirigeant vers Compostelle, que je croisais sans cesse, représentaient le présent et l'avenir proche du chemin, ils n'arriveraient à destination que dans un mois ou un mois et demi. Croiser ainsi du temps en marche, conduit à méditer sur ce que l'on est, à réfléchir à ce que l'on devient, en se posant naturellement la question du sens de ce que l'on vit (et pour moi circulant en sens inverse, la question n'était pas mince !). Il y avait là de la relativisation de l'existence (si petit au sein de telles immensités !), à laquelle je pouvais, dans les moments les plus optimistes, conférer quelques qualités que elle semblait ne pas posséder habituellement.

J'étais effectivement fortement désireux de revoir des éléments du paysage qui m'avaient puissamment impressionné par leur profondeur singulière trente années auparavant, et au même endroit, un Julien Gracq avait pu éprouver du semblable : « *(ō) L'Aubrac, le Cézallier, les planèzes, les causses. Tout ce qui subsiste d'intégralement exotique dans le paysage français me semble toujours se cantonner là (ō). Tonsures sacramentelles, austères (ō), images d'un dépouillement presque*

*spiritualisé du paysage, qui mêlent indissolublement, à l'usage du promeneur, sentiment d'altitude et sentiment d'élévation* » (Gracq, p. 98). Le sacré de ce chemin n'est pas uniquement religieux, réservé aux initiés croyants et fidèles, le sacré, dans le sens énoncé ci-dessus par David Le Breton est ouvert à tous, sans distinction. Le sacré et le sentiment d'élévation signalé par Julien Gracq, pour moi rejoignent le sublime, et je pense y avoir atteint en quelques occasions extraordinairement simples. Il suffit pour cela de fouler le chemin, de prendre le temps de se laisser aller à la beauté du paysage, et le sentiment du sublime arrive. Certes il n'y a pas que sur le Compostelle que cela peut se produire (fort heureusement), mais c'est là, le plus récemment, que cela m'est arrivé. Marcher permet de pénétrer la beauté du monde, d'entrer dans du sacré naturel, non sacralisé, de vivre un peu de sublime. Cité par Christophe Lamoure (p. 25), Maine de Biran, dans son journal daté du 17 mai 1885, traduit à sa manière un peu de ce sentiment : « *La verdure avait une fraîcheur nouvelle et scintillait des derniers rayons du soleil couchant ; tous les objets étaient animés d'un doux éclat, les arbres agitaient mollement leurs cimes majestueuses (ō ). Sur toutes les impressions et les images vagues, infinies, qui naissaient de la présence des objets et de mes dépositions, planait ce sentiment de l'infini qu nous emporte quelquefois vers un monde supérieur aux phénomènes, vers ce monde des réalités qui va se rattacher à Dieu, comme à la première et à la seule réalité* ». Dieu excepté, considération très convenue et trop simple finalement, je suis d'accord avec Maine de Biran pour ce qui est de ce sentiment de l'infini venant de la marche dans la nature. Plus tard, André Comte-Sponville (p. 176) à propos d'une spiritualité sans dieu, dira des choses proches : « *Lequel d'entre nous n'a pas connu un moment de plénitude devant un sublime paysage (ō ) ou encore, plus simplement, plus tranquillement, lors d'une promenade ou d'une randonnée... Vous marchez dans la campagne. Vous êtes bien. Cela avait commencé comme un divertissement ou un exercice : quelques heures à occuper, quelques grammes à perdreō Puis c'est devenu autre chose. Comme un plaisir plus subtil, plus profond, plus élevé. Comme une aventure, mais intérieure. Comme une expérience, mais spirituelle* ». Pour Christophe Lamoure (p. 25), si la philosophie d'aujourd'hui doute d'une transcendance religieuse, elle reconnaît la possibilité d'expériences dites « sublimes », ce sublime désignant en philosophie le sentiment de la personne confrontée à quelque chose la dépassant, la submergeant et provoquant en elle à la fois l'admiration et la frayeur, en une expérience d'une puissance et d'une majesté sans commune mesure avec ce qui est ordinairement affronté. Ce qui rapproche le sublime du sacré selon David Le Breton, cette expérience intime et inoubliable. Avec ce sublime rejoignant une certaine forme du sacré, même un esprit athée et laïque peut comprendre pourquoi l'idée du divin a pu venir aux hommes, avec la création de pèlerinages qui peut s'en suivre, ce que remarque Bernard Ollivier, marcheur contemporain dans les sables de la route de la soie : « *Avec pour seul horizon ces dunes d'or, je suis seul au monde. On dit que c'est toujours dans les déserts (ō ) que les hommes ont entendu la voix de Dieu. (ō ) Dans ces immensités où la vie est effacée, où l'homme est écrasé, il est bon de se raccrocher à l'idée d'une force divine, d'une puissance salvatrice* » (Ollivier, 2001, p. 251). Explication qui en vaut une autre, mais que la marche fait peut-être mieux ressentir comme vraie, avec de fines subtilités.

### **Souffrances, jouissance et solitude peuplées du chemin**

Sans doute y a-t-il pour le pèlerin, en plus du sublime et du sacré, un plaisir particulier dans la marche de longue haleine, comme une sorte de délivrance du corps, qui de corps-prison (parce que corps par nature limité et limitant) devient corps-libération, la façon de le vivre et de le percevoir se modifiant : « (ō ) lorsque la moyenne de trente kilomètres par jour est atteinte, l'entraînement physique neutralise la perception du corps. Dans presque toutes les religions, la tradition du pèlerinage a pour objet essentiel, à travers le travail de l'être physique, d'élever l'âme : les pieds sur le sol, mais la tête près de Dieu. (ō ) Ceux qui n'ont pas vécu pareille aventure pensent le plus souvent que la marche est souffrance. (ō ) Mais dans la limite de trente kilomètres par jour, la marche est une jouissance » (Ollivier, 2000, p.136). La marche, y compris pour le pèlerin proche du divin, peut donc aussi être phénomène d'accoutumance, voisine pourquoi pas de l'addiction, son absence une seule journée pouvant être vécue comme un manque. Etre privé momentanément de marcher reviendrait alors à être coupé d'une forme particulière de jouissance du corps (la sécrétion d'endorphines n'y étant pas pour rien), ce qui bien évidemment vient relativiser les souffrances endurées par ailleurs. Est-ce pour cette raison que certaines marches et certains pèlerinages sembleront en « rajouter » dans la pénibilité ? A nouveau Bernard Ollivier relève ici que, à côté de la jouissance de marcher une trentaine de kilomètres (une « douce drogue », écrit-il), la marche peut aussi être réelle souffrance « pour ceux qui, par masochisme ou religiosité, souffrent des tortures, marchent à genoux ou nu-pieds sur des cailloux » (Ollivier, 2000, p.136). Ce que relèvera également de son côté (comme d'autres encore) un Sylvain Tesson décrivant un pèlerinage d'extrême lenteur et de retardement : « nous croisons à trois reprises des groupes de pèlerins qui cheminent encore plus lentement que nous. (ō ) Ils se couchent, se relèvent, joignent les mains au-dessus de leur tête, murmurant un mantra, font un pas, se prosternent, s'allongent et ainsi jusqu'à ce que Lhassa apparaisse (ō ) ils n'accomplissent que cinq à sept kilomètres par jour. (ō ) emportés par nos pas à cinq ou six à l'heure nous sommes des bolides au regard de ces renonçants » (Tesson, pp. 229-230).

Mais quelle que soit la forme qu'on lui donne (celle que je choisis étant nettement plus confortable), il n'y a guère de doute, la marche sur le Compostelle (ou ailleurs, peu importe en fait), est creusement de quelque chose de personnel et d'intime, un réel événement existentiel ramenant chacun à ce qu'il est, dépouillé et riche de ce dépouillement : « Le marcheur est aujourd'hui le pèlerin d'une spiritualité personnelle, son cheminement procure le recueillement, l'humilité, la patience, il est une forme déambulatoire de la prière, offert sans restriction au genius loci, à l'immensité du monde autour de soi » (Le Breton, p. 153).

Malgré mes désirs de solitude sur le Compostelle, confirmés par ma progression en sens inverse, le sentiment du spirituel, pour moi, aura aussi été fortifié par certaines rencontres d'un soir avec des pèlerins à la personnalité marquante, visiblement riches d'une densité humaine et intellectuelle peu commune (même s'il faudrait les situer dans une sociologie du sentier allant se banalisant, confortée comme déjà mentionné par un effet de mode étonnant . et totalement absent lors de ma première marche en 1976), faisant que l'autre, que je perdais dès le lendemain, se mettait à participer lui aussi à l'enchantement spirituel de ce cheminement. Je marchais bien seul et en sens inverse, mais ma solitude était le soir peuplée de rencontres éphémères, riches ne serait-ce que de leur diversité. Sans doute l'Alto de San Anton, sur le versant espagnol du sentier, rend-t-il compte à sa manière de la richesse humaine du chemin : « on découvre la célèbre vallée des bonshommes de pierre » (ō ) Ici, chaque pèlerin construit un petit bonhomme de pierre avec des cailloux

éparpillés dans la plaine. (ō ) A perte de vue, des kyrielles de pierres empilées par des mains patientes. Après avoir marché des heures dans la chaleur et la poussière, chaque pèlerin a pris le temps de laisser sa marque. (ō ) ces monticules semblent me dire : *je suis bien arrivé, alors toi aussi tu vas y arriver* » (Kerkeling, p. 53). Les marcheurs de Compostelle sont bien dans la reliance, religieuse ou pas, peu importe, dans la mesure ou peut-être seul compte vraiment le fait de vouloir ou d'accepter d'être relié au marcheur qui passe, également à ceux qui sont déjà passés et à ceux qui passeront demain ou dans trois siècles. Par d'autres signes, diffus, ce type de reliance serait commun à tous les sentiers de pèlerinage parcourus à pied sur de longues distances. Cheminer étant toujours cheminer vers soi, il s'agit d'une sorte de quête personnelle, mais dont autrui, là, ne peut être totalement absent et exclu, sa présence est toujours là, ne serait-ce que symboliquement.

### **Pèlerinage pédestre et quête de soi**

Le chemin s'étire dans le paysage, le regard le suit jusqu'au moment où il ne peut plus le distinguer, au détour de la colline, derrière la barre rocheuse, il semble disparaître. Pourtant il continue, le pas le retrouvera quand il faudra. Nombreux sont les pèlerins ou simples marcheurs à en témoigner : le chemin vers Compostelle ressemble à la vie, à ce que l'on vit, sorte de vaste métaphore de poussière et de cailloux de ce que sont nos existences, qui s'étirent sans qu'on devine encore leur issue, sans qu'on sache par où et par quoi elles vont passer.

Il y a toujours dans la marche du pèlerin et du marcheur laïque une volonté plus ou moins avouée de s'ouvrir à ce qui auparavant semblait clos, inaccessible, fermé. Ce clos et cette fermeture engendrent des besoins d'ouverture, de libération ouvrant sur du vrai soi-même, et marcher vers quelque part peut sembler être un début de solution, voire la solution elle-même. Comme le note Christophe Lamoure, le pèlerinage consiste à se diriger vers un lieu sacré, sur fond d'un monde semblant dépourvu de sens ou doté d'un sens artificiel et insatisfaisant. En nos temps contemporains et postmodernes, le pèlerinage serait une tentative et un appel à la traversée du non-sens, à la découverte de l'autrement, fut-ce en se rapprochant d'un peu de divin en se posant à l'écart de son cadre de vie habituel. De fait, « *Le pèlerin part parce que, dans sa vie ordinaire, il n'a pas le temps ni la possibilité de faire l'expérience de cette transcendance, ou plutôt parce que cette expérience prend place dans un cadre inadéquat* (ō ) *Le pèlerinage est, par conséquent, ouverture au sacré, mais aussi, et peut-être, d'abord, ouverture à une dimension de soi, par ailleurs négligée* » (Lamoure, pp. 35-36).

La thématique de la recherche de soi et de l'élucidation identitaire est très présente dans la littérature traitant du pèlerinage, et cela peut se retrouver dans tout voyage à pied. Les épreuves imposées par la marche y sont naturellement pour quelque chose. Ainsi, pour Hans-Peter Kerkeling, il « *faut être à fond* » quotidiennement, chaque matin est une façon de recommencer « *à zéro* », le défi sans cesse lancé au pèlerin est d'« *être lui-même, profondément, ni plus ni moins* ». Kerkeling raconte qu'au fil du chemin, il éprouve chaque jour le sentiment de construire un château de cartes spirituel, et « *Chaque carte rend mon château plus impressionnant mais aussi plus fragile. Quand j'ai commencé j'avais l'impression d'être aidé et soutenu. Aujourd'hui je suis seul face à moi-même. Mon château tient toujours, mais qui sait ? Peut-être que le créateur, là-haut, décidera un jour de le disperser d'un souffle. Et tout s'écroulera, tout ce en quoi j'ai cru. Ma foi ressemble à ces cartes naïves du Moyen Âge : la terre est plate et certains continents manquent* » (Kerkeling, p. 86).

Ne plus avoir l'impression d'être aidé et soutenu place le marcheur face à lui-même, en direct, sans intermédiaire, livré entièrement à lui-même, à ce qu'il est, physiquement et mentalement. Peut-être s'agit-il d'une sorte de révélateur, comme il existe des révélateurs en photographie, qui font naître l'image. Il n'est cependant pas sûr qu'on sache précisément à l'arrivée qui l'on est, ce que l'on est, il se peut que l'image soit floue, mais généralement quelque chose d'un peu différent et nouveau aura été touché, que cela soit ou non en rapport avec la foi. Bernard Ollivier, à propos d'un autre voyage à pied, dit du semblable : « *Depuis si longtemps que je me cherche, ce voyage m'a-t-il révélé ? je dois humblement reconnaître que je me sens être le même, et pourtant j'ai par éclairs la sensation d'avoir eu accès à la notion d'éternité. Voilà un bien grand mot, direz-vous. Mais c'est que les steppes immenses de l'Anatolie, où le regard se perd, sont propices à ces rêveries (ō ). Et il y a autre chose : vouloir, comme je n'ai de cesse de le faire, jouer à frôler sa fin, si l'on veut bien prendre la peine d'y réfléchir, vous ouvre plus vite les portes de l'infini* » (Ollivier, 2000, p. 319).

### La dilution identitaire, le but et le sens du chemin

La délibération et la connaissance, voire la reconnaissance de soi, est interne, mais l'extériorité du chemin, ce qu'il parcourt de nature et de paysages, avec les difficultés rencontrées inévitablement sur de aussi longues distances, entraîne l'interrogation sur soi, avec un peu de découverte à la clé. On se révélera peut-être différent de ce que l'on croyait savoir, la révélation viendra peut-être d'autres dimensions de soi et de sa façon d'être dans le monde. Le mysticisme attaché au chemin de Compostelle et à d'autres chemins de pèlerinage est certes en cause, mais pas seulement : la charge interrogative de ces chemins-là peut certainement se retrouver aisément sur n'importe quel autre sentier dans lequel on investit suffisamment de soi-même pour que le besoin de lucidité se fasse jour, sur soi et le monde. Mais s'il y a indéniablement interrogation identitaire, la réponse ne sera pas trouvée si facilement, et, de plus, pour moi dans cette marche à rebours comme dans d'autres marches, l'interrogation cruciale au début se diluait peu à peu : le « Qui suis-je ? » était devenu une question dont le pas dans l'espace n'avait plus rien à faire, comme si la question du « Qui ? » se vanouissait peu à peu, remplacée par une sorte de sérénité légère et vaguement insouciant. Ce qui me conduit à approuver le philosophe Frédéric Gros quand il écrit : « *on ne va pas, en marchant, à la rencontre de soi-même, comme si l'on s'agissait de (ō ) reconquérir un moi authentique, une identité perdue. En marchant, on échappe à l'idée même d'identité, à la tentation d'être quelqu'un, d'avoir un nom et une histoire (ō ) La liberté en marchant, c'est de n'être personne, parce que le corps qui marche n'a pas d'histoire, juste un courant de vie immémoriale* » (Gros, p. 15). Interrogation identitaire centrale au début, que la progression sur le chemin rendra de plus en plus dispensable, guère utile en fait, surtout si comme moi on chemine seul du matin au soir, avec un penchant pour la rêverie et les grands écarts logiques. Quelque chose arrive progressivement, qui atténue un peu le narcissisme et prend une place de plus en plus importante. L'espace, les paysages, le temps déréglé de la montre, le vent, le ciel, les nuages, tendent à remplacer le « Qui ? », à le supplanter même, le sacré et le sublime de la nature prennent leur place, nous sommes au milieu du « grand tout » matriciel, autrement plus impressionnant que l'interrogation initiale identitaire.

Pèlerin ou pas, idée de Dieu ou pas, on en est si troublé qu'il y a toujours un endroit du chemin de pèlerinage, un moment du voyage, ou d'un seul coup le pas s'arrête et



où l'on se demande : « Qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi suis-je là ? ». Pourquoi sommes-nous plantés là, en plein milieu de ce plateau désolé, courbé sous la pluie battante, plié face au vent, gelé par le froid d'un hiver qui n'en finit pas, avec encore ces centaines de kilomètres à parcourir ? Cheminant à l'envers sur le Compostelle, tout se trouvait inversé pour moi lors de ma deuxième visite à certains tronçons de ce sentier classé au patrimoine de l'humanité<sup>6</sup>. Mais si je creusais mon originalité ainsi, si j'iguaisais la curiosité des pèlerins que je croisais, si j'étais toujours à tort auréolé du prestige de celui qui revient du pèlerinage, qui fait le chemin du retour (alors qu'aujourd'hui on ne revient plus à pied de Compostelle, ou tout à fait exceptionnellement . je n'ai rencontré personne allant dans le même sens que moi, alors que j'ai croisé en quelques jours plusieurs centaines de marcheurs allant en Espagne<sup>7</sup>), finalement, j'ai toutes les raisons de penser que mon « inversion » n'était que superficielle, non réellement significative, puisque certainement la quête est la même dans un sens ou dans l'autre, nord-sud ou sud-nord. Peut-être que la direction importe peu, l'important étant la présence sur le sentier. Bernard Ollivier aussi, comme la très grande majorité des marcheurs sur le Compostelle, s'est posé cette question, toute la problématique de sa présence sur le sentier, de ses chances d'arriver au bout, et une marcheuse rencontrée lui avait donné sa réponse : « *C'était une femme qui, contrairement à moi, pèlerinait pour des raisons religieuses. Tu as de meilleures raisons que moi de marcher, lui avais-je dit, car toucher le tombeau de Saint Jacques est pour toi un objectif qui a du sens. Pour moi qui ne suis pas croyant, la cathédrale de Compostelle n'est pas un but* » - « *Mais l'objectif de Compostelle n'est pas important pour moi, à peine plus que pour toi, me répondit-elle. Pour nous tous, ce qui importe, ce n'est pas le but, mais le chemin* » (Ollivier, 2000, p. 275). Peut-être bien, serait-on tenté d'avancer, parce qu'en vérité il n'y a pas de but réel dans le sens absent (ou très caché) de l'existence de chacun, parce que ce qui sera atteint à coup sûr, dans une lucidité abrupte, c'est l'inéluctable fin, l'incontournable basculement dans le néant, comme un sentier qui s'arrête, s'évanouit, n'est plus, alors qu'on le suivait depuis des centaines de kilomètres. Mais le chemin sous la semelle n'est pas la fin, il est ce qui permet de vivre ici et maintenant, dans le meilleur et le pire, sous le soleil ou dans le gel. Le chemin est la vie, même s'il aura une fin, même si tout là-bas, après Compostelle ou presque, il n'y a plus de chemin, plus de terre, seulement les abysses atlantiques. « *Marcher sans fin pour n'arriver nulle part, seulement pour conjurer l'écoulement du temps et la lente avancée vers la mort qui est finalement le terme de toute marche* », écrit David Le Breton (p. 59). C'est cela, sans doute. Et il y aura parfois de l'acharnement dans ce sens, admirable ou épouvantable, mais tellement significatif de ce qui fait le pas sur le sentier, de ce pourquoi les hommes marchent, en pèlerinage ou autrement. Je

<sup>6</sup> Le sentier de Saint-Jacques-de-Compostelle est classé depuis décembre 1998 par l'UNESCO au patrimoine mondial.

<sup>7</sup> Comme j'arrivais en sens inverse, chose assez inhabituelle, les pèlerins imaginaient immédiatement que je revenais de Saint-Jacques-de-Compostelle, et les détromper à chaque fois demandait au final pas mal d'énergie. Rétablissant la vérité, j'avais aussi le sentiment de perdre beaucoup de l'aura de celui qui « fait le retour », même si je conservais tout de même un petit peu d'originalité par mon « sens inverse ». Précisant que je ne revenais pas de Compostelle, et que j'étais seulement parti des Pyrénées, un peu de mon « autorité » me revenait toutefois plus la distance s'allongeait, en même temps que le Massif Central était franchi et que les Alpes apparaissaient au loin. Certes je n'avais pas frôlé le tombeau de Saint Jacques tout là-bas, mais du prestige me revenait à mesure, presque égal en fait, mais cette fois accroché au millier de kilomètres parcouru, un peu comme si l'épreuve physique importait autant que l'épreuve spirituelle.

me souviens de ce récit qu'on m'a fait un soir sur le sentier, d'un pèlerin unijambiste se rendant à Compostelle en s'appuyant sur des béquilles, et qui, de plus, aurait envisagé de rejoindre ensuite Jérusalem de la même façon. Les meurtrissures et blessures que le marcheur commun se découvre aux pieds et aux jambes seraient déplacées sur ses bras et ses mains, et c'est aux doigts et sur les paumes qu'il avait des ampoules, comme des stigmates. Selon quelques témoignages, il aurait réussi à rejoindre Compostelle, mais serait mort ensuite sur un autre chemin, peut-être bien vers Jérusalem. Aussi, entendue un autre soir, l'histoire de cet homme en fin de vie, atteint d'une maladie incurable, devenu incapable de parler, mais pouvant encore marcher et ayant choisi de le faire jour après jour jusqu'au dernier, bouteilles et appareillage à oxygène dans le sac, un de ses proches prévenant à l'avance de son état et de son arrivée gîtes ou hôtels pour la étape. Ce qui permet au passage de mentionner les vertus que l'on découvre dans la marche aujourd'hui, ses qualités thérapeutiques, aussi bien pour le corps que pour l'âme. Des associations accompagnent en des marches en montagne ou ailleurs des personnes atteintes de maladies graves, cancer, scléroses en plaque, mais aussi des personnes frappées de handicaps multiples. On trouvera aussi d'autres associations utilisant la marche comme moyen de réinsertion pour des détenus en fin de peine, par exemple. Vers Compostelle ou dans toute autre direction, la marche se révèle ainsi, dans notre univers de technologies avancées, être un moyen d'aide et de soutien face au désarroi du corps, et peut-être face au désarroi social.

Et pour le chemin comme pour notre existence, chacun sans le dire redoutera plus ou moins diffusément l'approche de l'issue, de l'arrivée, la cathédrale de Compostelle entrant peu à peu dans le champ de vision (pour moi, à distance égale mais dans l'autre sens, ce sera les rives ensoleillées du lac Léman sur fond de montagnes aux sommets encore enneigés). Compostelle pourtant si souvent évoqué, voulu, attendu, sera là, devant soi. Une fois arrivé, généralement, l'ennui arrivera lui aussi, assez rapidement. Dès le sac à dos posé à terre à la fin du voyage pédestre, le plus souvent, je rêve immédiatement d'autres sentiers, comme après Compostelle le pèlerin pourra rêver d'autres lieux sacrés, Rome, Jérusalem... Le mot de la fin, est laissé à Hans-Peter Kerkeling, qui dit ce qu'il en est : « *Bien sûr, nous éprouvons tous les trois la peur de l'arrivée, nous nous sentons pèlerins, corps et âme, et nous aimerions que cela dure éternellement. Une fois arrivés au but, nous savons bien que le charme sera rompu. Le sens du pèlerinage, c'est la Route, justement* » (Kerkeling, p. 239).

Christian Verrier, 2010

## BIBLIOGRAPHIE

Comte-Sponville (André), *L'esprit de l'athéisme : Introduction à une spiritualité sans dieu*, Paris, Albin Michel, p. 176

Gracq (Julien), *Carnets du grand chemin*, Paris, Corti, 1992, 308 p

Gros (Frédéric), *Marcher, une philosophie*, Paris, Carnets Nord, 2009, 200 p.

Kerkeling (Hans-Peter), *Je pars*, Paris, Les Arènes, 2008, 292 p

Lacarrière (Jacques), *Chemin faisant*, Paris, Fayard, 1977, 300 p

Lamoure (Christophe), *Petite philosophie du marcheur*, Ed. Milan, 2007, 130 p

Le Breton (David), *Eloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, 177 p.

Lemonnier (Philippe), *Le voyage à pied, chroniques de la pérégrination*, Paris, Arthaud, 2007, 206 p

MacLaine (Shirley), *Mon chemin de Compostelle*, Paris, Plon, 2000, 220 p.

Olliver (Bernard), *Longue marche : Tome1 Traverser l'Anatolie* (2000) ; *Tome 2 Vers Samarcande*, (2001) ; *Tome 3 Le vent des steppes*, (2005), Paris, Libretto

Paccalet (Yves), *Le bonheur en marchant*, Paris, Lattès, 2000, 213 p.

Tesson (Sylvain), *L'axe du loup*, Paris, Laffont, 2004, 279 p